



**Dominique Bodin, Sophie Javerlhiac, & Jean-Nicolas Renaud (dir.). *Se doper ou pas ? Les jeunes sportifs face à la tentation du dopage.* Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2015, 197 p.**

DANS **STAPS 2016/4 n° 114**, PAGES 103C À 109C  
ÉDITIONS **DE BOECK SUPÉRIEUR**

ISSN 0247-106X

ISBN 9782807390829

DOI 10.3917/sta.114.0103c

Date de mise en ligne : 31/03/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-staps-2016-4-page-103c?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Actualité de l'édition

**PASCAL LE REST (DIR.), ARTS MARTIAUX ET SPORTS DE COMBAT. QUELS RAPPORTS AVEC LA VIOLENCE DANS NOS SOCIÉTÉS ? PARIS : TÉRAÈDRE-L'HARMATTAN, 2016. NUMÉRO DE LA REVUE CULTURES ET SOCIÉTÉS : SCIENCES DE L'HOMME, N° 38, AVRIL 2016, 136 P.**

Si le présent dossier interpelle, c'est tout d'abord du fait de son titre. Faut-il en effet, à la violence sociétale, proposer en guise de traitement, des pratiques qui, aussi éducatives soient-elles, font usage de formes de violence ou d'agressivité ? Pour saisir que cela puisse paraître, les auteurs nous amènent, tout au long de ce dossier, à considérer comme corollaires les notions de combat, de violence/agressivité et d'empathie. Attisant notre curiosité, un subtil jeu de photographies nous est proposé, allant de la plus vivante des modernités (première de couverture inspirée du *mixed martial arts* moderne, et pourtant si proche de la vision de la *palestre* antique) à des représentations patrimoniales traditionnelles de *dojo* et *torii*.

L'écueil qui consisterait à proposer des solutions miracles aux phénomènes de violence de notre société par la pratique *magique* d'activités martiales ou de combats est d'emblée évité, du fait d'une approche globale de cette problématique. L'économie de ne traiter qu'une approche scientifique ou qu'une forme de questionnement est là encore rejetée, les auteurs utilisant de nombreuses démarches, méthodes et protocoles au service de la possible éducativité à l'aide des pratiques dites *art martial* et *sports de combat*.

Éducativité à la violence canalisée dont nous devons apprendre la *langue interne*, éducativité

à l'abaissement de cette *violence fondamentale* ? Là encore, le débat critique est posé et, sans dogmatisme, est livré à notre lecture.

L'ouvrage nous livre pêle-mêle, depuis son éditorial, entretien et chronique de préambule, une critique acerbe d'une vision actuelle et néolibérale des pratiques sportives, une expérience au voyage et à l'épreuve physique rééducative hors des murs, un questionnement sur la confiance et le pouvoir vivre. Le ton est donné.

Présentant huit articles, le présent ouvrage est introduit par un écrit de Jacques Pain sur la violence, les concepts de *soumission*, *fuite* et *lutte*, et le nécessaire travail d'acceptation de cette violence qui nous habite et que, peut-être, les arts martiaux font revivre pour mieux nous apprendre l'autre. Ce n'est pas contre la violence que l'on lutte, mais contre l'absence de cadre conduisant son expression. Jérémie Bride nous emporte ensuite sur les rives d'un Japon où, immergé qu'il fut, il nous amène à penser la culture corporelle du karatéka dans son aspect traditionnel, et comment celle-ci se transfigure dans des pratiques martiales contemporaines globalisantes, devant répondre aux besoins et particularismes locaux de nouvelles cultures d'accueil, de la sportivisation, de la notion de *body-culture* et de son lien avec la violence.

Changeant de continent, c'est au Québec que nous nous retrouvons, guidés par Olivier Bernard dans la problématique d'une possible ré-instruction/rééducation par les arts martiaux pour des publics en difficultés. Depuis la croyance des parents et l'effet *magique* attendu, l'auteur déconstruit certaines représentations et invoque de nombreuses responsabilités,

dont celle de l'enseignant et des influences qu'il peut avoir. À Roland Beaujean de poursuivre sur la fonction *éthique* de ces pratiques sportives, la place de l'enfant et de l'adolescent en leur sein, et le caractère si spécifique – véritable médiateur – joué par le *dojo*. L'auteur nous rappelle combien l'éducateur doit rester vigilant quant aux conditions de transmission de ces valeurs.

Pascal Le Rest nous propose ensuite un travail traitant des questions de violence et d'agressivité, abordé au travers des notions d'*euphémisation*, de *canalisation*. Il évite le piège de ne pas voir ce que ces activités comportent dans leur logique interne, et produisent. Il utilise donc cette violence et cette agressivité pour provoquer l'*effort*, faire utiliser des *capacités*. La pratique et le combat ne sont en fait qu'altérité, et deviennent des rituels au service de la construction de soi, du groupe. Jacques Hébert complète cette approche en nous proposant, pour nous profanes, un guide de ce que sont l'*exclu* et le *marginalisé*. Nous nous mettons alors à parler un langage commun rappelant combien il relève de la croyance que d'imaginer qu'une simple séance ou cycle de travail d'un art martial conduit l'éducateur sportif à se métamorphoser en travailleur social. Ces deux acteurs, comme nous le propose l'auteur, ont tout intérêt à s'associer, au service des publics cités précédemment. Cela peut permettre, à l'aide de l'enseignement des sports de combat, des résultats sur l'*insertion* et la *réussite sociale*. Et là encore, Jacques Hébert nous rappelle le caractère global de cette reconstruction, qui ne dépendra pas que du simple facteur « pratique sportive ».

Pour conclure ce dossier, Christian Herreman propose l'association de certaines pratiques martiales à la psychothérapie, comme moyen de gestion pour des sujets à fort potentiel agressif. Si le travail interroge quant au champ de référence lié à l'agressivité (praxique, elle est un outil pour la réussite dans les arts martiaux ; psychanalytique, elle est une possible pathologie si son expression n'est pas suffisamment

contrôlée), l'association là encore du praticien et de l'éducateur nous conduit à un travail du corps, vers l'esprit, vers le groupe. Kinesthésie, corporisation, expérience émotionnelle corrective recréent du possible avec soi et avec l'autre, à travers cette démarche originale et singulière. Richard Hellbrunn enfin, avec la psychoboxe, nous emmène vers une activité de redécouverte de soi et de l'autre, à l'aide de situations d'affrontements pugilistiques ritualisés et secondés par des situations de prise de parole. Cette recherche n'est pas sans lien avec des scènes représentées dans le film *Les Poings contre les murs* (*Starred Up*) de David Mackenzie (2014), et démontre comment une apparente violence peut devenir une métaphore d'elle-même, et créer du liant, du civilisant. Pour l'auteur, cette curieuse démarche guide son psychoboxeur d'un *pourquoi* à un *comment*.

De cette lecture, nous retenons que les auteurs n'ont pas ménagé leurs efforts pour déconstruire la mystique qui règne bien souvent autour des arts martiaux et du sentiment d'être un surhomme pour qui les pratique. Mais s'éloignant de cette vision primaire, ces écrits ont cherché à nous placer dans un ici et maintenant et dans le questionnement lié aux apports bénéfiques autant que négatifs que ces disciplines sportives peuvent apporter dans diverses problématiques en rapport avec la violence. Aussi, loin du *secret*, nous avons pu, au fil des pages, nous centrer sur l'essentiel du projet des sports de combat : éduquer à rencontrer l'autre suite à une introspection de soi. Des auteurs comme Bergeret (1994, 1996) sont d'ailleurs invoqués pour rappeler combien cette violence, qui peut-être constitutive d'un soi, doit être *sublimée* en vue d'un nous et de l'élaboration d'un projet commun. Dans celui-ci, les épreuves de combat sont, tout au long des articles, présentées comme menées contre soi, dans des contextes et lieux ritualisant cette violence, pour mieux s'en servir, à s'entraîner et vivre avec l'autre.

C'est là le paradoxe et la force de ces travaux qui, très justement amenés par Pain, consistent

à *métaboliser* la violence, à la modeler en vue de quitter l'intention de nuire pour ne garder que celle conduisant à un possible retour de l'empathie. Dans ce cadre théorique, Zanna (2011) parle même de « douleur physique empathisante », vécue à l'aide d'expériences de pratique de sports de combat.

D'autres points importants, comme autant de ponts, peuvent être tendus entre des recherches préexistantes et celles-ci : Winnicott (1995), avec le concept d'*aire transactionnelle*, Twemlow, Sacco et Fonagy (2008), avec la *corporisation*, sont ici cités et nous évoquent d'autres travaux comme ceux de Wacquant (2000) et du *gym* qu'il décrit. Et, dans ces croisements, nous devons considérer et nous rappeler ce que les auteurs évoquent : le cheminement et l'effort individuel conduisant à ces lieux étranges, où s'entraînent ces pratiquants à la violence sublimée, ne répondent pas à tous les besoins individuels et sociaux exprimés et observés.

En matière de relation violence/agressivité et distance, si la question est évoquée, sans doute aurait-il fallu étayer ces recherches de celles conduites par Hall (1971) et Tokitsu (1979) en relation avec cette notion de *maai*.

Finalement, s'interroger sur le sens de la pratique des arts martiaux et des sports de combat pourrait revenir à se demander si ces apprentissages de situations de combats n'ont pas pour objectif le vivre-ensemble plutôt que le savoir-frapper. Ces disciplines sont en effet, et depuis de longues périodes à l'échelle historique, éloignées des champs de bataille. Avec les mots de Ferréol (2003, 2015), ces activités sportives peuvent être envisagées comme des éveils possibles à la raison citoyenne, nous guidant vers ce qui doit être « mis en commun ».

Jérôme Frigout  
UFR STAPS,  
Université Paris Descartes  
Laboratoire Techniques  
et Enjeux du Corps  
(EA 3625)  
jerome.frigout@hotmail.fr

**FABIEN ARCHAMBAULT, LOÏC ARTIAGA,  
& GÉRARD BOSC (DIR.), LE CONTINENT  
BASKET : L'EUROPE ET LE BASKET-BALL AU  
XX<sup>E</sup> SIÈCLE. BRUXELLES : PIE PETER LANG,  
2015, 299 P.**

Fruit d'un colloque international datant de 2010, cette publication collective vient compléter une histoire du basket-ball dont les trois auteurs figurent depuis quelques années maintenant parmi les acteurs majeurs. Il s'agit ici d'interroger les processus de diffusion de ce sport sur le Vieux Continent depuis la Grande Guerre, et le rôle tout particulier des *Young Men's Christians Association* (YMCA) en la matière, qui de fait donnera à ce jeu des racines confessionnelles (Fédération de gymnastique et sportive des patronages de France, Unions chrétiennes de jeunes gens). Processus de structuration qui passe par la formalisation des règles du jeu et l'autonomisation de la Fédération internationale de basket-ball en 1932, après la longue tutelle exercée par l'*International Association of Athletics Federations* (IAAF). Loïc Artiaga de mettre en évidence la stratégie de rapprochement avec le Comité international olympique dans l'entre-deux-guerres, afin d'assurer au basket-ball une lisibilité internationale, au moment où d'autres sports collectifs (notamment le football) s'effacent du paysage olympique. D'autres contributions s'attachent à mieux situer la place de ce sport dans certains États européens, via le prisme géopolitique : échanges franco-baltes qui, des années 1930 aux années 1950, permettent d'assurer dans l'hexagone la promotion d'un sport encore méconnu, et pour les États baltes, de confirmer, au regard du contexte international, leur « européité », développement du basket-ball féminin en Lituanie par l'afflux des migrant(e)s de retour des États-Unis d'Amérique (EUA).

À l'orée des années 1960, la rivalité entre les deux blocs affecte naturellement ce sport, au point qu'il en devienne autant un enjeu qu'un

lieu de cristallisation : si l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) domine l'Europe du basket-ball au temps de la guerre froide, sa suprématie est contestée par des États satellites, telle la Yougoslavie. Confidentiel dans les années 1930, ce sport connaît dans les années 1950 un plan de développement étatique qui lui permettra d'asseoir sa suprématie internationale de 1968 à 1991, avant que les crises nationalistes ne fassent exploser les cadres sportifs institutionnels. La rivalité EUA/URSS est ici revisitée à partir d'une étude des Jeux d'Helsinki et de la finale de Munich de 1972, où la défaite américaine déclenchera l'ire des dirigeants américains et un véritable tsunami diplomatique. Consacrée aux imaginaires européens, l'avant-dernière partie de l'ouvrage propose une série d'états des lieux de la pratique en des espaces et périodes singuliers : le cas de l'Alsace-Lorraine annexée, la situation de l'Espagne franquiste et le rôle majeur joué par Raimondo Saporta, dont le lobbying efficace auprès des instances internationales aboutira à la création de la Coupe d'Europe de basket-ball en 1957, le cas de la Grèce puis de l'Italie qui finit par adopter dans les années 1980 le modèle américain du sport-spectacle. Des considérations patrimoniales et muséales (projet de numérisation des revues fédérales) viennent clore cet ouvrage qui témoigne de la vitalité de la recherche dans l'histoire des disciplines sportives, de la pertinence du prisme européen dans la longue durée, et de l'intérêt du comparatisme.

*Olivier Chovaux*  
*Professeur d'histoire contemporaine*  
*UFR des STAPS,*  
*Université d'Artois*  
*Atelier SHERPAS,*  
*URePSSS (EA 7369)*  
*olivier.chovaux@univ-artois.fr*

**DOMINIQUE BODIN, SOPHIE JAVERLHIAC, & JEAN-NICOLAS RENAUD (DIR.). *SE DOPER OU PAS ? LES JEUNES SPORTIFS FACE À LA TENTATION DU DOPAGE*. GRENOBLE, PRESSES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE, 2015, 197 P.**

La corruption, le dopage, le trucage de compétitions semblent ne plus pouvoir quitter l'avant-scène médiatique du sport contemporain. Ils en deviennent des sortes de totems qui ne nous empêchent pas de crier dans le même engouement et non sans paradoxe : « Tous pourris » et « Allez les Bleus ! » à quelques secondes d'intervalle. Selon les affaires, ce sont tantôt les institutions sportives (internationales ou nationales), les sportives et les sportifs ou encore les autorités politiques qui apparaissent sous le feu des projecteurs et endossent le costume du « coupable », mais c'est bien le fonctionnement de l'ensemble du mouvement sportif qui fait débat. Cependant, en préambule, il est important de rappeler que c'est aussi une dimension intrinsèque des sports modernes que de chercher inlassablement à dépasser des records, à courir plus vite, à sauter plus haut, à faire plus de matchs dans une saison, à choisir des cols plus élevés et cela en réussissant par tous les moyens.

Avec *Se doper ou pas ?*, Dominique Bodin, Sophie Javerlhiac et Jean-Nicolas Renaud ne cherchent pas à apporter des réponses à l'ensemble des problèmes de la sphère sportive, mais ils souhaitent mettre au jour les processus qui amènent les sportifs les plus jeunes à « entrer » dans le dopage, en éclairant l'environnement juridique (réglementation) et politique (prévention) de ces pratiques. De fait, l'ouvrage propose une lecture très détaillée de la complexité des phénomènes sociaux liés au dopage, dont l'ampleur dépasse les clichés véhiculés par certains médias et qui ne se résume pas à de simples injections (ou transfusions) prises le soir entre deux étapes du Tour de France ou à la veille d'une rencontre capitale.

Dans la première partie, intitulée « Le cadre juridique français », Yann Héraud et Éric Péchillon soulignent les difficultés inhérentes à la création d'un cadre juridique autour des activités sportives. En effet, au-delà des dynamiques de l'intégration européenne et de l'internationalisation du sport, force est de constater que le droit du sport est encore très majoritairement une question nationale, alors que la mise en place de réglementation supranationale n'est jamais automatique et que les institutions sportives possèdent (et revendiquent) une vraie autonomie vis-à-vis de la sphère politique. Ainsi, l'Agence mondiale antidopage, en tant qu'institution (c'est une fondation de droit privé suisse), « est juridiquement dépourvue du pouvoir d'imposer ses normes, l'impérativité de celles-ci étant tributaire de l'acceptation des États et des diverses entités composant le mouvement sportif » (p. 32). S'il ne nous appartient pas ici de détailler les procédures politiques de création d'un cadre juridique autour du sport (que le lecteur intéressé trouvera dans cette première partie), les auteurs réussissent de manière très efficace à retracer les embarras du législateur et des autorités du mouvement sportif en matière de mise en place d'une lutte antidopage à l'échelle de la France.

Dans les deuxième et troisième parties, les auteurs présentent ensuite les deux faces des trajectoires d'entrée dans le dopage (ou de refus d'y entrer). Tout en mobilisant les « classiques » de la philosophie et de l'histoire du sport, ils montrent notamment comment se construisent les discours de rationalisation et de moralisation de la performance dès les plus jeunes années de pratique. De fait, pour les jeunes athlètes interrogés, le dopage est perçu négativement à la fois pour ses effets néfastes sur la santé physique et pour l'exclusion sociale qu'il génère. Mais il s'inscrit aussi dans une croyance parfois aveugle dans certaines valeurs du sport (égalité, incertitude du résultat, loyauté, respect, etc.). Dans ces situations, « la position du jeune sportif tendant vers le haut niveau est paradigmatique de celle de

l'individu dans l'hypermodernité actuelle [...]. Chacun est en effet enjoint à se rendre responsable et autonome [...]. [Mais] cette autonomie reste factice dans la mesure où il s'agit davantage d'en faire la démonstration que de l'être véritablement » (p. 111). Surtout dans un contexte particulier d'hyperexploitation des valeurs du sport, les auteurs réussissent encore à souligner la relative impuissance des politiques de prévention mises en œuvre. En effet, les acteurs de ces démarches sont le plus souvent eux-mêmes acteurs du mouvement sportif et dès lors ils sont aussi contraints par les logiques structurantes du champ sportif, au premier rang desquelles se trouve la performance. Dans les faits, l'entraîneur est souvent le premier agent de la prévention, mais il doit également « faire des résultats », et n'a souvent pas suivi de formation spécifique autour des questions de dopage.

S'il ne le fait pas explicitement dans son contenu, l'ouvrage est aussi un appel pour développer des recherches qui dépasseront le cadre national et permettront de comparer plus attentivement les différences nationales qui peuvent exister à la fois en termes de cadre juridique, de rapport moral au dopage et d'analyse des politiques de prévention qui sont mises en place auprès des jeunes sportifs à l'aube de carrières de haut niveau ou plus simplement amateurs de sport et en recherche d'une identité. De même, au-delà du droit national, à l'heure des circulations médiatiques globalisées, les figures tutélaires du sport sont souvent des athlètes internationaux et il appartient aux dirigeants sportifs de construire de nouvelles bases – juridiques mais aussi éthiques – pour mieux réguler une pratique sociale devenue emblème de notre modernité.

Grégory Quin  
*Institut des Sciences du Sport  
 de l'Université de Lausanne*  
 gregory.quin@unil.ch